



Aujourd'hui, on va travailler avec une pièce de René Char.

Pièce en dix tableaux, qui a pour personnage une rivière, symbolisée par *Claire*, fille de la nuée et du glacier. Cette rivière, c'est la Poésie :

L'aube, chaque jour, nous éveille avec une question insignifiante qui sonne parfois comme une boutade lugubre. Ainsi ce matin : « Trouveras-tu aujourd'hui quelqu'un à qui parler, aux côtés de qui te rafraîchir ? » Le monde contemporain nous a déjà retiré le dialogue, les jeux et le bonheur ; il s'apprête à descendre au centre même de notre vie pour éteindre le dernier foyer, celui de la Rencontre. Ici il va falloir s'opposer ou mourir, se faire casser la tête ou garder sa fierté. Nous jouons contre l'hostilité contemporaine la carte de Claire. Et si nous la perdons, nous jouerons encore la carte de Claire. Nos atouts sont perpétuels, comme l'orage et comme le baiser, comme les fontaines et les blessures qu'on y lave.

René Char

Nous sommes dans une société de contrôle qui vise à contrôler nos existences, nos pensées.

Nous sommes à un moment de l'histoire où tout vise à capturer-capter notre attention-internet, téléphone portable, séries en diable, même les infos se présentent en série, regardez le procès de Jonathann Daval ! Sur BFMTV, c'est inscrit noir sur blanc : série 1, 2, 3.

Le psycho-pouvoir utilise toute la technologie possible pour mettre à mal notre capacité de penser.

Regardez les Hikikomoris*, adolescents et adultes, à la pointe des nouvelles technologies, surfeurs invétérés, ivres de gadgets high-tech.

On en a parlé au précédent atelier.

Perdre son intérêt pour le monde extérieur, c'est perdre le sens du réel, c'est devenir violent car c'est se perdre soi-même et cogner, c'est une façon de se retrouver !

Voyez Bernard Stiegler**, sociologue, philosophe. « Réenchanter le monde : La valeur esprit contre le populisme industriel » aux éditions Flammarion

Nous sommes en pleine misère intellectuelle***

On nous vole notre temps libre par le biais de l'attention qui rejoint notre perception du monde.

S'il nous reste 3 h de temps libre, le psycho-pouvoir va empêcher notre perception de ce temps libre, d'être en vie, de faire de la politique, la simple perception morale de tout cela, de ce qu'on vit, là, en ce moment.

Nous sommes d'autant plus aliénés que de plus en plus rarement en relations avec nous-mêmes.

Nous ne nous rencontrons plus, non seulement les uns avec les autres mais nous-mêmes avec nous-mêmes aussi !

Char l'avait pressenti dans sa pièce en dix tableaux.

Aujourd'hui, on va être attentif à l'attention

Faire attention, se concentrer sur, est une pratique énergétique qui veut être détournée par le psycho pouvoir.

Etre attentif à – porter de l'attention à, c'est respecter l'Énergie – qui est en nous. C'est à dire la force vitale qui nous porte l'élan vital qui nous fait voler vers.

L'un des enjeux du psycho pouvoir c'est de nous prendre ce feu intérieur.

La pensée est un mode de l'attention.

Husserl parle de la conscience, de l'attention dans son livre « Phénoménologie de l'attention »

Toute conscience a un objet : « Toute conscience est conscience de quelque chose. »

Il n'y a pas de conscience pure, indépendante de ce dont elle est conscience. Être conscient de notre corps, de nous-mêmes, par exemple. *Nous ne pouvons pas être attentif à rien*, dit Husserl.

Toujours attentif à un objet, à un sujet.

Pour parer à ce qui se passe aujourd'hui, on va faire un effort d'attention. Qu'est ce qui se passe autour de nous ?

Sous forme de journal intime. À la première personne et pas plus de 5 lignes, à chaque fois.

Cette fois, pas de consigne buissonnière.

Un objet, votre main, quelque chose, un événement, une rencontre, le temps qu'il fait, le vent dans les bambous...

Ça a l'air simple, et planplan mais prenez soin de votre attention, c'est dire, ne pensez à rien d'autre qu'à ce que vous êtes en train d'écrire !

Minimum 6 extraits de votre journal. C'est à dire 2 textes par jour.

Nous sommes jeudi, on se revoit dimanche.

Quelques pépites extraites du journal de Paul Klee : « L'art ne reproduit pas le visible : il rend visible. Ne me demandez pas ce que je vois, mais ce que je vis »

Et « Prends conscience d'être une réserve de grâce, d'être un pouvoir d'envol. » Bachelard

Pour aller plus loin :

– * https://www.lexpress.fr/actualite/societe/reclus-et-sans-projet-qui-sont-les-hikikomori-francais_2050894.html

– **<https://www.franceculture.fr/personne-bernard-stiegler.html>

– https://france3-regions.francetvinfo.fr/nouvelle-aquitaine/gironde/bordeaux/barbara-stiegler-crise-sanitaire-actuelle-est-pur-produit-du-neoliberalisme-1818004.html?fbclid=IwAR0efsODX5ECmGBhzy1__Sa_0M2Xr6li_LARSUyAleVnyz32DJ9pCCXNyU

– *** <https://www.centenaire.org/fr/texte-1-paul-valery-la-crise-de-les-prit-extrait>

Cette lumière douce

Cette lumière douce qui emplit la pièce. J'aime la chaleur qu'elle donne, la douceur. Dès novembre j'ai besoin le soir ou en fin d'après-midi d'allumer toutes ces bougies, de me laisser baigner dans cette douceur. J'ai besoin de cette lumière.

Grande est leur clarté et forte leur chaleur. Je suis rêveuse, heureuse je ressens une grande quiétude.

Cette lumière me tient en vie.

Etre là parmi beaucoup d'autres des jeunes, des moins jeunes, et même ceux qu'on appelle vieux !

Savoir pourquoi on est là. Je ressens beaucoup de joie à être ici sur cette place du Trocadéro. Je me suis dopée avant de venir : anti douleurs, ceinture abdominale et pas de thé ce matin aucune boisson, non avec les troquets fermés !!!

Avoir partagé ce moment avec ma fille me réjouit, c'est un partage de valeurs, vraie rencontre.

Observer tous ces gens, avoir l'impression même furtive de partager quelque chose de plus grand que nous.

Cette boisson qui tout à la fois me réconforte et me stimule. Prendre le bol entre les mains, sentir sa chaleur, voir un peu de fumée juste pour échapper à ce présent.

Etre installée dans mon fauteuil. Prendre le temps de s'arrêter, de m'accorder une pause.

Mon petit bol japonais doré à la texture si douce qui incite à boire de petites gorgées. Humer le parfum légèrement fleuri.

Moment précieux où la rêverie prend toute sa place.

Aujourd'hui le soleil est encore là. Certes il n'est pas très chaud, mais comme il m'est doux de sentir sa chaleur sur le sol du salon là où il darde ses rayons, de le sentir sur mon visage. Je le bois, je l'aspire.

Il nous donne une si belle lumière, surtout quand il commence à disparaître. Les lumières du ciel sont si douces avec des roses improbables, des bleus si tendres et à l'horizon une lumière satinée, soyeuse.

Aujourd'hui je fais le tri dans les jeux, jouets de ma petite fille. Jeux à donner. Mais chaque jeu est un souvenir ou des souvenirs : la voiture téléguidée combien de fois je l'ai reçu dans les pieds avec ses grosses roues, j'entends encore le rire d'Alice ! L'épicerie, tous ces moments à jouer à la marchande où le plus souvent j'étais la cliente avec ou sans bébé de bonne ou de mauvaise humeur. Le double avec tous ces éclats de rires. Mouvement de la vie, elle grandit... Mais comme elle m'a dit un jour « tu as 2 filles » « mais non, je n'ai que ta maman » « non tu as la grande et la petite filles ! » Et me voici plongée dans son sourire, dans ses éclats de rire dans ses taquineries.

Comme il est doux de s'abandonner dans toutes ces images.

Je marcherai fixée sur mes pensées sans rien voir du dehors

Je marcherai pour me sentir vivre encore

Je marcherai mais je ne verrai plus rien du paysage

Je marcherai et n'entendrai plus les bruits de la ville

Je marcherai pour me dire encore tu es là !

Je marcherai pour m'armer de tous les courages

Je marcherai pour dire encore et encore NON.

Essai du JE en semi sonnet intime

Le temps a filé dans le surplace
J'ai commencé ma journée en écrivant ça à une pote
Avant le café

Chaque matin s'enroule autour du même rituel
Je laisse le réveil sonner toutes les 9 minutes pendant une heure
Je lis les nouvelles du Monde ou pas

Étrangement le premier objet que je tiens est ce téléphone
J'aimerais me retourner et trouver un baiser ou une épaule
Le temps est sans, ces derniers temps

Je me suis installée dans ce quartier il y a un peu plus d'une année
Je ne pouvais plus supporter Paris... pour les années perdues que cette capitale portait
à nouveau et ses vis à vis
J'ai déjà habité Montreuil... rue de Paris
J'habitais à un carrefour, au 4ème d'un vieil immeuble qui surplombait cette rue grouillante
Fiston est né au dessus des pots d'échappement et d'un café kabyle « les Coteaux du
Rhône »

Je ne peux pas me concentrer sur un objet
Et tenir la consigne avec la logique des 4 murs partagés
Surtout quand est évoquée l'interdiction d'école buissonnière

Ce que je sais, c'est que chaque matin
Je bois un café parce que c'est la coutume
J'ai même réussi à faire croire que j'étais inféquentable avant quelques lampées
Je regarde le coin de rue en filant mes pensum à venir
Les paliers sont algériens, les volets d'en face sont yougoslaves ou nivernais (à roulants
somfy)

Je réveille Fiston, chocolat miel pops
Ma voix de mère pressante du matin prend le dessus
Je suis sans patience
Slip chaussettes t-shirt pantalon sac d'école
Je file à sa main jusqu'à l'école
Ses joues appellent les baisers
J'ajuste son cache nez et le laisse filer après le pschiit passé sur ses mains

Et là... en revenant sur mes pas en pensant au refill du café... je sais ce que j'aime dans ce quartier

Je ne suis pas en France

Je marche comme transparente loin de tout

Facile d'imaginer un coin d'Europe de l'Est certes

Mes enjambées se font de plus en plus longues

Je suis dans une avenue d'un quartier populaire simili d'Amérique du Nord

Je vis par procuration et flotte à Montréal

Je ne suis là pour personne et siffle Greco

La clé dans la lourde porte bordeaux, je disparaiss dans les escaliers me cacher sous les toits

La solitude contrainte des derniers temps ne me pèse pas tant que ça

Elle sied à ce que j'avais mis en place

Je m'arrime à mon poste et aux archives

Je trie je visionne je sélectionne

Je me suis exilée à quelques portes de Paris

Je suis sauvage par période, chacun sa méthode

Je ne sors pas plus que pas. Je comprends ça.

Le monde est violent, l'écrire et le penser ainsi est pour moi une facilité

C'est ma zone de confort d'observer en négatif

Je lis à nouveau, j'écris un petit peu

J'essaie de retrouver le positif

Je me retire du monde en y étant

Je n'aime pas les dystopies

Je suis une vieille qui lisait des romans d'amour

Caroline

Je ?

Je... voilà autre chose... Passer du tu au Je ? Quelle chute !

C'est que Je déteste parler de moi... enfin, parler si peut-être ... mais écrire surement pas. De moi sur moi, me vient tout de suite le mot « complaisance ». Se complaire. S'auto-Justifier. S'auto-Gratuler. S'auto-Pitoyer. S'auto-Tendrir. S'autopièger en somme... Un Je qui s'é gare en soi.

Parce que j'ai senti , vu, compris, que même lorsque je n'écris pas je, je parle encore de moi, à travers moi et je franchis les barrières qui se dressent devant ce *Je*. Le *Je* c'est : *Je* me tiens – *Je* tiens les rênes – *Je* ne me laisse pas aller...

Alors passer par « *elle* » tout proche de moi. « *Elle* » elle peut se laisser aller... Ou le « *il* », plus éloigné mais pourquoi pas. Ah si je pouvais écrire avec un « *es* »*, comme en allemand... Mais, même avec un *es*, je – on – parle encore de soi.

Autocensure ? Plutôt masque masque masque. Je en jeux de masques qui vous invite au Carnaval des mots de soi à soi.

* « *es* » en allemand pronom personnel 3^{ème} personne du singulier neutre (er masculin, sie féminin)

L'ailleurs... J'en rêve. Je le rêve depuis toujours. Un ailleurs bariolé et bruyant. Un ailleurs qui distend le temps. Je prends le globe et je le tourne. Il s'arrête. Mes yeux dessus. Multiples pays, multiples tentations.

Des pensées « politiques » m'envahissent : ici, c'est narguer des gens trop pauvres... Là c'est donner des sous, accorder du crédit à un état tyrannique, à un régime d'exploiteurs... Je ferme les yeux. Je suis dans le métro, le matin, de bonne heure. Des gens bariolés, bruyants. Ou sur la terrasse en face de l'arrêt du 102 Mairie de Montreuil. Beaucoup de monde. Langages bariolés... français, arabe, wolof... Qu'importe. Je ne cherche pas à comprendre. J'écoute cette musique et invente une conversation, éclat d'une vie venue d'ailleurs. Un jour je partirai.

Le paquet de feuilles sous ma main. Je trie. Déjà des feuilles griffonnées. Déjà des mots posés. J'en pointe. J'en articule certains entre eux sur une feuille, entre plusieurs feuilles. Dispose ces feuilles en couronne autour des feuilles vierges. Le stylo à la main. Des mots en mal d'être choisis.

J'hésite. Ma main d'écriture tremble d'écrire, de s'y jeter, de les fixer, de déterminer un destin. Le stylo finit par glisser sur la feuille. Déformation. Salissure. Affrontement scandaleux. Les dés en sont jetés. Il faut continuer pas à pas. Ma voi-x passe par ma main. Ma main est ma voi-e. On n'y va ! Que les mots ne s'enfuient pas vers d'autres ports !

Catherine

Journal intime

Je choisis un galet ovale pour y peindre un arbre de vie bleu et noir.
Je le dépose sur la tombe de mes aïeux, de mes parents défunts.
Je leur demande de me protéger par la loi de la succession des générations.
Je suis seule dans le cimetière.

Il est 19 h.

Un lampadaire nous éclaire et je crois un instant que c'est la tombe la plus éclairée, la plus fleurie...

Même pas, mais je suis de leur lignée, ce qui me permet de puiser à même mes propres racines.

Pour peindre ma maison en pleine nature, je prépare ma palette de couleurs et je repère d'où vient la lumière. Puis, je me fais confiance à travers le pinceau plein d'eau et de pigments.
Je suis là à sentir quand cela prend vie.
Alors je retiens mon souffle et me retire à temps, doucement.

Je tremble à l'idée du trait de trop, du mot de trop, du mal entendu qui coupe le lien et me projette désespérée dans un flot de questions.
Qu'a-t-il bien voulu dire ?
Les mots s'usent et se vident peu à peu.
Alors, chercher une autre parole avec des mots sensés qui puissent me délivrer de la séparation.

Christine

Journal

16/11

Enterrement ou crémation ? Curieux de penser à cela juste avant d'aller se coucher. Je m'occupe de mon bien être futur et je me prépare une bonne insomnie avec cette question cruciale.

J'ai longtemps pensé que la crémation c'était l'idéal : cendres dispersées dans des lieux idylliques. Quand il était petit mon fils me disait qu'il me disperserait du haut de la grande roue ou dans le train fantôme. Maintenant je trouve cette façon de dire au revoir un peu violente. Trop près du feu des enfers. Quelque chose de plus reposant, de plus doux est maintenant envisageable : Pourrir petit à petit, nourrir la terre qui m'a nourri, fabriquer le compost... Ainsi le cycle de la vie se perpétue. La lumière n'est pas prêt de s'éteindre et le sommeil n'est pas prêt d'advenir avec tout ce foisonnement de oui- mais, de petites croix dans les colonnes du pour et contre. Tout cela pour un ballottage qui perturbera encore pas mal de nuits.

17/11 – 7 h 15

Sous la douche. Je mue. Je constate que les peaux se détachent les unes après les autres. Moi qui aimais tant le faire au soleil. Maintenant je réclame l'obscurité. Est-ce qu'un amant a gardé mon corps en mémoire ?

Je porte les marques du temps, les cicatrices. Qui sont ceux qui trouvent cela beau ? Ce sont des menteurs. C'est pour faire genre. On s'accommode, c'est tout. Après les beautés du corps, les beautés de l'âme. En vieillissant, on se rabat là-dessus.

17/11 – 9 h 30

J'aime ne rien dire. Le silence est merveilleux.

- « On fait quoi Maîtresse aujourd'hui ? »
 - « Attrapez au vol le silence et laissez-vous guider. »
 - « Cool ! »
-

17/11 – 20 h

J'ai perdu le fil.

Ecrire c'est lire en soi. Qui a dit ça ? Pas moi, je ne sais plus ! Que lire ce soir en moi afin d'alimenter ce journal ? C'est difficile de ne pas tricher, d'accepter, de lire comme si c'était la vie d'une autre. J'enjolive, je déforme à convenance les pièces à conviction. Je m'invente un autre moi plus acceptable... aux yeux de qui ? de moi ou des autres ?

18/11 – 17 h

Ice-sweet un de mes chats vient de m'avouer qu'il n'aimait pas les croquettes au saumon. Que depuis cinq ans il les mange pour me faire plaisir et pour faire comme son frère Funky, que d'après lui j'aime plus que lui. S'en ai suivi une longue conversation avec eux.

« Les jumeaux ne sont pas identiques en tout point. La preuve on est habillé différemment »

C'est évident, il me faire un effort pour accepter leur individualité en étant plus à l'écoute.

J'ai pris bonne note de leurs goûts alimentaires respectifs :

Funky : saumon, poulet, agneau et petits pois

Ice-Sweet : Tous les poissons sauf saumon, bœuf, dinde mais pas poulet, carottes

18/11 – 20 h 30

Devant un film à l'eau de rose. Kleenex à portée de main, je tente de ravalier ces larmes stupides qui tombent désespérément. Quelle connerie ! J'ai le cœur artichaud d'une petite ado au cerveau pas fini qui tourne en boucle le pourquoi de ça a mal tourné ?

Pourquoi les madeleines pleurent t'elles ?

18/11 – 22 h

Je suis la plante verte qui regarde ce qui se passe dans ma maison. J'observe le ballet des drosophiles issus de la décomposition d'un fruit dans la corbeille, située au-dessus du frigidaire dans lequel un camembert prend du bon goût en s'altérant. Me voilà reparti avec enterrement ou crémation ? Ce thème récurrent n'a pas fini de bousiller mes nuits.

19/11 – 17 h

Il y a un devoir de mémoire mais y a-t-il un devoir d'oubli ? J'ai fait le tri et vider ma corbeille mentale. Mais suis-je vraiment sûre d'avoir erased les souvenirs peu glorieux, où ma personnalité trouble ressurgit en affirmant mon côté obscur. Par exemple le jour où j'ai fait pipi sur un bonbon et l'ayant remis dans son papier d'emballage je l'ai offert à l'élève de CE1 qui avait refusé de me laisser copier sur son cahier.

Me voilà entrain de rire. J'imagine la scène à l'heure actuelle, dans ma classe, offrant ce même bonbon à Sarah la peste. Celle qui pendant les cours écrit sur des petits bouts de papier, qu'elle fait passer à tout le monde : Madame Julianna est une grose quonase qui paite.

20/11 – 20 h

Je ne supporte plus les intellectuels aux éjaculations précoces qui par certains tours de passe-passe vous font prendre les vessies pour des lanternes. Dans leurs eaux troubles, je rame et ne peux m'empêcher d'aller à contre-courant. Il est vrai que ce n'est pas facile de trouver le mot pile-poil : précis mais pas vaniteux.

« Vous avez lu le dernier truc truc ? C'est voluptueux de subtilité »

« Oui, vous avez raison c'est tellement riche de stupidités que je m'en sers comme invitation à la rêverie. Chaque soir, je ne compte pas les moutons mais ses pages que je fais semblant de lire. »

21/11 – 20 h

Doux Jésus ! Aujourd'hui tout a été banal et triste. Pourtant il faisait beau. Je pourrais tenter dans ce journal une édulcoration : prendre quelques teintes vives et surligner dans mon texte. Je pourrais « emberlificoter », raconter quelques sornettes. Mais à quoi bon ? Cela ne fera pas illusion. Et puis, il faut accepter les jours moroses pour mieux savourer les jours meilleurs.

Julianna

Le cadeau

Samedi 21 novembre 2020, 19 h

C'est un cadre carré de dix centimètres de côté, qui renferme, emprisonné sous le verre, des plantes séchées aux couleurs variées et un papillon miel et chocolat. C'est le cadeau de tante Marguerite, femme discrète, élégante et indéfinissablement froide malgré sa gentillesse, qu'elle me fait pour ma huitième année. C'est peu dire que ce cadeau me surprend, moi plus habitué aux circuits de voitures et aux panoplies de Robin des Bois.



Dimanche 22 novembre, 10 h

En regardant bien, en bas et à droite du cadre, ce que prenais pour un monstre marin, à mi-chemin entre une étoile de mer et un poulpe fripé, doit être une edelweiss séchée. Pendant l'enfance, le cadeau de tante Marguerite, qui persistait à se montrer sur une étagère, m'a semblé symboliser une erreur grave, le contresens d'une adulte sur la psychologie d'un enfant, moi. Car je méprisais alors les plantes, les natures mortes, les herbiers, l'immobilité, toutes sortes de choses qui m'apparaissaient ressortir à l'univers des femmes adultes, comme le tricot.

Dimanche 22 novembre, 14 h 15

Plus tard, à l'adolescence, quand ce petit cadre réapparut lors d'un déménagement, mon jugement évolua. Sous l'effet d'une secrète culpabilité, je me fis magnanime. Froide et discrète, ma tante avait quelque chose de raffiné. Par ce cadeau, elle qui était veuve de guerre et qui avait élevé ma cousine Jacqueline sans la présence d'un homme, sans doute avait-elle voulu m'ouvrir un autre chemin de rêverie que celui, plus remuant, du foot et des romans d'aventure, un chemin fait

de contemplation et de poésie. Et étrangement je lui sus gré d'avoir cru en cette possibilité pour le petit garçon que j'étais.

Dimanche 22 novembre, 14 h 45

Je retourne le cadre, que la réfection de mon appartement a fait revenir sur une étagère. Sur le dos, un tampon à l'encre est visible : autour d'un grand papillon, deux cercles concentriques contiennent les dessins minuscules d'une edelweiss, encore, d'un écusson suisse, et une inscription en lettres capitales : « ALPFLOR - PAPILIO - DECORS ». Je suis surpris. Il s'agit d'un produit typiquement suisse, destiné aux touristes. Quel rapport avec ma tante qui a vécu toute sa vie dans la petite ville de Bourges, dans le centre oublié de la France, qu'elle ne quitta guère ? Soudain je comprends. Ce cadeau n'était ni un contresens sur les désirs d'un petit garçon, ni la tentative louable de l'ouvrir au monde délicat de l'art et de la poésie naturelle : j'imagine ma tante, venue nous rendre visite à Genève, qui descend du train gare de Cornavin sans cadeau pour son neveu dont c'est par coïncidence l'anniversaire, et qui pénètre vivement dans une boutique de souvenirs dépourvue malheureusement de voitures, de livres et de pistolets à eau.



Michel Combe, le 22 novembre 2020

- Life is une tartine de peine -

Jeudi 19 novembre 2020

Je suis affalé dans mon canapé Ikea vaguement confortable. Je porte un bas de survêtement, des charentaises et j'observe ma jambe droite surélevée sur l'angle de la table basse. Je viens de prendre un bain de pied et de tailler mes ongles d'orteils. Ce n'est pas le moment d'avoir un bout de griffe incarné dans le panard. Je veux juste rester peinard dans mes pénates, quitte à être looké comme un moine penaillon.

À la télévision, c'est soirée football sur RMC Sport. Penalty logique transformé par les Anglais. Encore une soirée pénible pour l'équipe de France. Et pour moi.

Vendredi 20 novembre 2020

Ce midi, j'ai cuisiné des penne à la sauce charentaise avec du poisson pané. La panure était sans chapelure et réalisée à l'anglaise, façon fish & chips. J'ai pris mon temps, j'ai écouté France Info me donner des nouvelles des votes en Pennsylvanie. Je testais cette recette avant de la reproduire lors de mon dîner de samedi avec Pénélope. Mon ami Lorenzo m'a donné toutes sortes de tips, dont cette ficelle gastronomique. Il m'a dit que cette préparation était hautement aphrodisiaque, capable d'emmener toute femme dans son lit. Et moi je comptais évidemment présenter mon pénis à Pénélope.

Je n'habite pas un pentahouse, mais mon appartement est agréable. Bien sûr, je rêve comme tout le monde d'un château sur la péninsule ibérique, mais c'est un peu la pénurie de penny en ce moment. J'ai des pénalités pour avoir payé mes impôts too late et ce n'est pas Muriel Pénicaud qui va me renflouer.

Samedi 21 novembre 2020

J'aimerais me lancer un nouveau défi pour épater Pénélope. J'envisage de prendre des cours de pendjabi, une langue indonésienne fonctionnant avec trois intonations. Malgré ma maîtrise fluente de l'anglais, je ne parviens toujours pas à retenir le bon accent british. Depuis tout jeune, je ne varie pas assez le ton de ma voix. Je ne suis que monotonie. Et puis de l'anglais, j'en connais tout le panel. Ce n'est que du Français mal prononcé en fin de compte.

Enfin le pendjabi, ce sera pour dans l'an prochain, car cette année, je me suis inscrit à un cours de Penjing à la Maison populaire de Montreuil, afin de m'initier à l'art chinois du paysage en pot. Cette discipline est plus connue sous le nom de son dérivé japonais, le Bonsaï. Je compte ainsi évoquer mon nouveau centre d'intérêt à Pénélope, un autre conseil de Lorenzo : selon lui, parler de ses passions attise l'excitation des femmes lors d'un date.

Dimanche 22 novembre 2020

Je me réveille tôt ce matin, c'est encore la pénombre dans mon appartement. Je regarde les péniches s'épencher sur la Seine en buvant my first coffee of the day. Hier, j'ai réussi à n'en boire qu'une petite dizaine. Mon objectif, c'est de m'en tenir à trois par jour.

Pénélope n'est pas venue hier soir. Pas de pénétration, donc. Elle a mis fin au suspense vers 20 h en m'envoyant un texto qui disait « Désolée, je suis pas open ». Je venais juste de terminer de concocter l'apéritif, une tapenade au panais et à ce moment-là les ondes de Nostalgie diffusait « Les portes du pénitencier » de Johnny Hallyday. Ça m'a donné des acouphènes et j'ai pris directement un sachet de pénicilline. Après j'ai eu mal au ventre comme si j'avais l'appendicite. Je me sentais vilipendé, vidé comme un pentathlonien en panne du pantalon.

Hier soir j'ai donc congelé mon plat de penne et je me suis nourri de tranches de pain à grand-peine.

En fait, j'avais de la pain. Life is une tartine de peine. So I put pen to paper.

Xavier